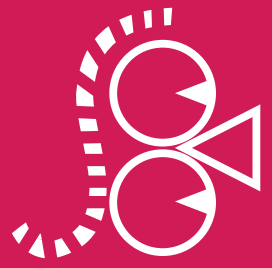


Vu de Pro-Fil



N°54

Hiver 2022

Dossier : Le secret

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlauguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- 3 Beauté de glace
Honneur et amour
- 4 La musique de la liberté
L'Histoire et l'oubli
- 5 Beauté et pudeur

Parmi les festivals

- 5 Festival de San Sebastian
- 6 Des documentaires autobiographiques
Festival de La Rochelle
- 7 Pleins feux sur la jeunesse à Deauville
- 8 44^{ème} CINEMED
Entrevues
Mostra de Venise

Champ-dontrechamp

- 9 *La femme de Tchaïkovski*
Passion et rejet
Je reste dehors

DOSSIER : Le secret

- 10 Introduction
- 11 La naissance du secret
La construction d'un secret
- 12 La révélation du secret
- 13 Quand la foi cache la vérité
- 14 Le courage de la vérité
Volver
- 15 Le secret : mensonge ou non-dit
- 16 Coin théo : Le secret du salut

DECOUVRIR

- 17 Un panorama exceptionnel
- 18 La production ukrainienne à l'honneur

19 PRO-FIL INFOS

A LA FICHE

- 20 *Un secret*

Edito

Le dossier de ce numéro porte sur « le secret », un thème très vaste au cinéma puisqu'il est souvent utilisé pour aiguïser l'intérêt du spectateur et est le moteur des films à suspense. Les scènes de constitution et de révélation du secret, en particulier, donnent souvent lieu à de grands moments de cinéma.

Mais l'actualité politique et cinématographique ramène sur le devant de la scène une autre utilisation du mot secret, la « mise au secret », celle qui, sous l'Ancien régime, embastillait les opposants au Roi. Cette pratique dictatoriale n'a malheureusement pas disparu et, de la Russie à l'Iran en passant par la Chine, les réalisateurs de films n'ont d'autre choix que de se plier à la propagande ou de s'exiler, s'ils ne veulent pas risquer la prison.

Certains résistent comme Jafar Panahi dont le dernier film, *Aucun ours*, primé à Berlin, vient de sortir sur nos écrans. C'est un film remarquable sur le plan cinématographique et le cri désespéré d'un cinéaste devant une société iranienne invivable, étouffée aussi bien par un pouvoir répressif que par des coutumes d'un autre âge, une société qui pousse les jeunes à s'exiler ou à se révolter. Une leçon de cinéma mais aussi une leçon de morale que nous donne ce cinéaste qui, après s'être vu interdire d'exercer son métier pendant de longues années, est incarcéré depuis le mois de juillet pour une peine de prison de six ans, payant ainsi sa volonté de défendre à tout prix la liberté.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Jacques Champeaux
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Marie-Christine Griffon
Maxime Pouyane
Philippe Raccach
Waltraud Verlauguet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A

CE NUMERO :

Ruth Bald-Grudet
Claude Bonnet
Anne-Rose Florenchie
Catherine Joseph
Roland Kauffmann
Nicole Vercueil

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 décembre 2022
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux
01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 54 53
jean.lods@wanadoo.fr

Rhône / Lyon
Denis Nové-Josserand - 06 86 45 72 09
denisnovej@gmail.com

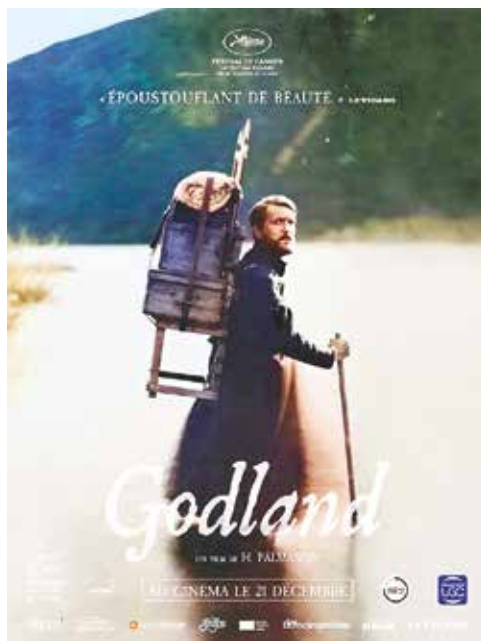
Couverture : Penélope Cruz
dans *L'immensité*



A voir en ce moment

Beauté de glace

Godland (Vanskabte Land) de Hlynur Palmason (Islande, France, Suède, Danemark, 2h23, sortie 21 décembre, Cannes 2022, sélection Un certain regard)



Ce film a été tourné sur deux années. Le réalisateur explique que cette période était nécessaire pour exprimer la sensibilité des variations du paysage dans le temps. Que retenir de ce film ? Des paysages somptueux et sauvages, et des étendues infinies de glace. L'histoire retrace la conquête et l'évangélisation de l'extrémité de l'Islande au XIX^e siècle par un prêtre luthérien danois, obéissant à sa hiérarchie et passionné de photographie. Au cours d'une épopée, le prêtre, accompagné d'un Islandais bourru ne parlant pas sa langue, franchit une mer hostile, traverse une rivière en crue et résiste à une nature indomptable, à des vents froids et de la pluie. La lumière sublime le paysage de ce voyage. Ils arrivent dans une terre du bout du monde pour construire une petite église pour les Danois installés dans

un village reculé de l'île. La foi de ce prêtre ne tiendra pas longtemps face à la vie austère des colons qu'il est venu rejoindre. On ressent son malaise, sa difficulté à s'intégrer socialement dans ce groupe, malgré son hébergement chez un de ses compatriotes.

Ce film au format carré, convenant parfaitement à ces étendues, donne l'impression de peintures. On contemple et on est plongé dans cette nature, grâce en particulier à des travellings et des panoramiques à 180°. Mais après ce voyage où le prêtre est confronté à la mort, il va se heurter à la réalité de cette vie rigoureuse et sera poussé à la tentation et au péché. Les bruits de la nature, les chants, le piano, l'harmonica apportent le bien-être et le détachement nécessaires pour nous plonger complètement dans ce film. Un instant de poésie et de magie.

Marie-Christine Griffon

Honneur et amour

Tirailleurs de Mathieu Vadepied (Sénégal, France 2022, 1h49, sortie 4 janvier 2023, Cannes 2022, sélection Un certain regard)

1917, des jeunes Sénégalais sont enrôlés de force et envoyés en première ligne au front dans une guerre qui n'est pas la leur. L'opposition saisissante entre la beauté de la vie de village au Sénégal et l'horreur des tranchées en recouvre une autre, celle entre deux façons de concevoir la paternité. Le général français envoie ses fils au front par devoir, le père sénégalais s'engage comme volontaire pour suivre son fils et essayer de le sauver. Dans les deux cas, les fils sont pris entre l'obéissance au père et leur désir de s'en émanciper, de prouver leur valeur. Ce conflit de loyautés obscurcit le discernement du jeune Sénégalais,

ce qui risque de lui coûter la vie. Omar Sy dans le rôle du père est éblouissant. Il crève littéralement l'écran de sa présence massive, protectrice, gardien de la vie au milieu d'une mort omniprésente et hideuse. Au courage sur le champ de bataille, il oppose celui de s'opposer à cette mort. L'honneur mortifère est ainsi remis à sa place par l'amour paternel. Un très bel hommage à ces hommes venus de loin et dont 20% ont laissé leur vie sur nos champs de bataille.

Waltraud Verlaquet



A voir en ce moment



Metronom

Voici le premier long métrage de fiction après plusieurs courts métrages et documentaires d'Alexandru Belc. En Roumanie en 1972, à l'époque de Ceaucescu, deux adolescents amoureux, Ana et Sorin, font partie d'une bande de jeunes lycéens. Le film débute dans

l'insouciance. Ces jeunes aiment la musique et se retrouvent pour l'écouter et discuter. Mais cette musique est interdite par le régime.

L'atmosphère se modifie lors d'une fête où Sorin est absent. Les jeunes décident de faire passer une lettre à Metronom,

l'émission musicale que Radio Free Europe diffuse clandestinement. Mais l'ambiance légère du film devient vite oppressante. La Securitate, la police secrète de Ceaucescu, débarque et nous assistons petit à petit à la mainmise par cette police sur ces jeunes : intimidation, abus de pouvoir, négation de l'individu, dénigrement. Comment s'en sortir, comment combattre, comment accepter ce régime quand on est jeune ? Ana sera

« C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal » (Hannah Arendt)

la seule à résister. De gros plans sur son visage nous permettent de ressentir son combat. Elle refuse d'admettre ce qu'on

lui reproche. Les pressions sur sa famille la feront céder.

L'enchaînement rapide des plans permet de capter l'attention du spectateur et de l'introduire dans cette

atmosphère pesante. Pour ce premier film, Belc a su filmer la réalité roumaine à Bucarest avec ses trahisons, ses méfiances, ses pièges et en même temps la beauté de la ville. Le balancier du métronome nous fait passer du bien au mal, de la légèreté à l'oppression, de la loyauté à la trahison. Ce film a remporté le prix de la mise en scène à Cannes.

Marie-Christine Griffon



Après *Indigènes* et *Hors-la-loi*, Rachid Bouchareb continue la trilogie de son Histoire de France, avec la génération des années 80. Encore une fois il frappe fort, pour réveiller

notre mémoire. Mêlant très habilement archives télévisées de l'époque et reconstitutions dans les rues de la capitale, nous voilà en décembre 1986, pendant les manifestations contre le projet de loi Devaquet.

En axant le scénario sur la simultanéité des deux disparitions, celle d'Abdel Benyahia, fils d'un garagiste de la Courneuve, et celle de Malik Ousseki, d'une famille aisée et instruite de Meudon, le film sème la confusion volontairement par un montage sec. Car la principale affaire, qui deviendra une véritable poudrière contre la violence organisée de la répression policière, ne pouvait pas faire disparaître la terrible bavure raciste.

Face à l'innocence prouvée de Malik, étranger aux manifestations, et au silence volontaire des autorités sur l'autre mort anonyme, le réalisateur choisit la jonction qui a lieu à la morgue avec le personnage du gardien qui reçoit les deux corps, leur parle et chante dans sa langue africaine avec une bouleversante humanité. L'inspecteur de l'IGS chargé des deux affaires se trouve, lui aussi, au centre d'une situation ambiguë et incontrôlable. Vingt-six ans après, rien n'a vraiment changé, mais le cinéma est là pour lutter contre l'oubli.

Arielle Doman

La musique de la liberté

Radio Metronom d'Alexandru Belc (Roumanie, France, 1h42, sortie janvier 2023, Cannes 2022, sélection Un Certain Regard)

L'Histoire et l'oubli

Nos frangins de Rachid Bouchareb (Algérie, sortie 7 décembre, Cannes 2022 sélection officielle)

A voir en ce moment

Beauté et pudeur

Une femme indonésienne (Nana) de Kamila Andini (Indonésie 2022, 1h43, sortie 21 décembre, compétition officielle Berlin 2022)

Indonésie 1965 : une tentative de putsch, attribuée aux communistes, est contrée par le général Suharto qui prend le pouvoir. Le mari de Nana est fait prisonnier, elle s'enfuit avec sa mère et son enfant. Ce dernier meurt durant la fuite. On la retrouve des années plus tard, mariée à un homme très riche et très infidèle. Nana serre les dents.

Le film est d'une grande beauté. Il déroule cette histoire au rythme lent avec pudeur, suggérant plus que montrant, tout en nuances, contrairement au dossier de presse qui parle d'une dénonciation de la société patriarcale. Les deux maris, même si le

deuxième est infidèle, sont très gentils avec Nana et ce sont les autres femmes qui la ramènent constamment à sa situation de soumise.

Et la présentation de Kamila Andini commence par 'mère et réalisatrice'. On ne le dirait pas pour un homme. Pourquoi le dossier de presse, tout en soulignant l'engagement de la réalisatrice pour l'égalité, la ramène-il ainsi à sa maternité ?

Le film, lui, est au contraire un hymne à la force de la beauté, de l'espoir, de la patience et de la résilience.

Waltraud Verlaquet



Parmi les festivals

Voir la version longue de cet article sur notre site



Festival de San Sebastian

16-24 septembre 2022

Cette année, le jury SIGNIS a décerné son prix au film de la Colombienne Laura Mora *Los Reyes del Mondo* (Les rois du monde) et une mention spéciale au film *Runner* de Marián Mathías. Signalons que le jury de la compétition officielle a décerné, le lendemain, la Coquille d'or à *Los Reyes del Mondo* et le prix spécial du jury à *Runner*.

Dans *Los Reyes del Mondo*, cinq garçons âgés de 11 à 17 ans, fuyant le crime et la corruption, quittent Medellin en quête d'une terre promise où ils seront les rois du monde. Le film nous interroge sur le monde dont héritent les jeunes générations et nous invite à réfléchir à la manière dont nous pouvons l'améliorer. Il développe les valeurs de solidarité, de fraternité et de recherche d'un idéal

capable de répondre aux exigences de justice, de bonté et de vérité auxquelles aspire le cœur humain.

Haas, la jeune fille de *Runner*, dix-huit ans, est élevée par un père célibataire dans le Missouri. Lorsque son père meurt subitement, elle doit l'enterrer seule. Cette œuvre expérimentale et indépendante montre l'indifférence aux autres ; la réalisatrice utilise son propre style cinématographique avec une poésie visuelle, ainsi qu'une bande son suggestive et réussie. L'usage symbolique de l'eau, de la pluie, comme expressions d'espoir, permet une nouvelle rencontre et une nouvelle vie.

Philippe Cabrol,
membre du jury Signis



Les rois du monde

Des documentaires autobiographiques



Festival international du film documentaire et d'animation DOK Leipzig du 17 au 23 octobre 2022

Le festival a présenté 255 films de 55 pays. Le Jury interreligieux, présent depuis 2016, a attribué son prix au film franco-belge *Une vie comme une autre* de Faustine Cros qui a aussi reçu le prix de la Colombe d'argent. La Colombe d'or du meilleur documentaire a récompensé *Anhell69* du Colombien Theo Montoya. Le jury FIPRESCI a attribué son prix à *Une mère* du Français

bien remplie et qui, après l'avoir abandonnée quelques années pour s'occuper de ses enfants, ne la retrouve pas et est 'condamnée' à la vie de femme au foyer. Plongée dans une dépression sans révolte, elle est face à un mari qui l'aime mais ne la comprend pas. *Une mère* est le récit autobiographique d'un fils qui a deux mères, sa mère biologique, une Congolaise vivant en France qui l'a abandonné à l'Assistance publique quand il avait 6 mois, tout en continuant à le voir irrégulièrement, et sa mère d'accueil, Martiniquaise, qui l'a élevé dans sa famille au sein d'une nombreuse fratrie d'enfants du couple, plus âgés, et d'enfants accueillis. Les deux mères ne se ressemblent pas, la maman d'accueil plus âgée et plus maternelle, la mère génitrice plus jeune et plus bohème, mais elles se rejoignent dans une certaine philosophie de la vie et dans leur volonté, par des voies différentes, de faire le bonheur de leur enfant.

Anhell69 est un film inclassable tenant de la fiction et du documentaire, un récit dramatique sur des jeunes de Medellin, homosexuels, trans, drogués. Un film noir où la mort rôde partout, mais dont se dégage malgré tout une certaine fraternité désespérée et un bonheur de vivre dans l'instant.

Jacques Champeaux, président du jury interreligieux

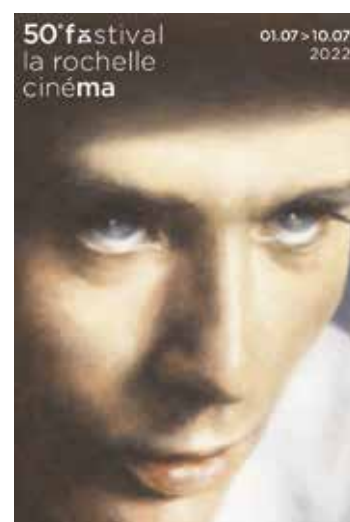
Festival de La Rochelle

1^{er} au 10 juillet 2022

Entre hommages à Alain Delon, Audrey Hepburn, Pier Paolo Pasolini ou, moins connus, Binka Zhelyazkova (Bulgarie) et Jonás Trueba (Espagne), cette 50^e édition du Festival de La Rochelle nous a, une fois encore, offert une abondante moisson d'environ 320 films, de 1953 à nos jours. Le festival a permis de découvrir une grande cinéaste : Joanna Hogg, dont *Souvenirs I* et *II* sont sortis en salle cette année mais dont trois autres films encore non diffusés étaient projetés : *Unrelated* (2007), *Archipelago* (2010), *Exhibition* (2013). Ces films revisitent l'auto-fiction avec une distance feutrée et bouleversante, et témoignent d'un art de filmer au plus près des choses et des gens. Les paysages y sont filmés comme des tableaux. Il n'y a pas une longueur, pas un plan de trop. Autre découverte : Magarida Cardoso, *Le rivage des murmures* (Portugal, France, 2004).

La petite colonie portugaise dans les derniers moments avant l'indépendance du Mozambique, vue sous le regard d'une jeune épouse débarquant de la métropole pour trouver son mathématicien de mari devenu, sous l'influence d'un capitaine toxique, une brute épaisse et raciste. Un film mélancolique, à la violence sous-jacente.

Des avant-premières, films sortis en salle depuis ou près de l'être, ont également été projetées. Entre autres : *Tout le monde aime Jeanne* de Céline Devaux (France), *Feu follet* de João Pedro Rodrigues (Portugal, France), *Nos soleils* de Carla Simon (Espagne, Italie), *Un beau matin* de Mia Hansen-Løve (France, Allemagne)... Outre les rétrospectives, le festival a permis de voir ou revoir de nombreux films, le choix étant difficile mais excitant. Certains sont devenus des classiques revus avec plaisir, par exemple : *Rocco et ses frères* de



Visconti (Italie, 1960), *Diamants sur canapé* de Blake Edwards (États-Unis, 1961), *My Fair Lady* de Georges Cukor (États-Unis, 1964), *Théorème* de Pasolini (Italie, 1968), *Notre histoire* de Bertrand Blier (France, 1984) ou *La petite vendeuse de soleil* de Djibril Diop Mambéty (Sénégal, France, Suisse, 1998).

Philippe Raccah

Pleins feux sur la jeunesse à Deauville

Le thème de l'enfance et de l'adolescence a marqué le 48^e festival du cinéma américain de Deauville (2-11 septembre), dont le jury, présidé par Arnaud Desplechin, a décerné le Grand prix à *Aftersun*, premier long métrage de Charlotte Wells.

‘P’rofondément personnel’, selon les mots de la cinéaste écossaise établie à New York, *Aftersun* évoque les vacances sur la côte turque, à la fin des années 1990, d’une fillette de onze ans, Sophie (Frankie Corio), avec son père divorcé (Paul Mescal). Le récit tendre et émouvant, à hauteur d’enfant, témoigne des premiers émois de l’adolescence, des émotions et observations de Sophie, puis surviennent des moments plus graves. La caméra et le montage composent ici ou là des plans impressionnistes, pleins de poésie.

Déjà Caméra d’or à Cannes, *War Pony* (Gina Gammell et Riley Keough) a reçu le Prix du public *ex-aequo* : dans la réserve indienne de Pine Ridge (Dakota du sud), les destins chaotiques de deux Amérindiens Lakota, Bill, 23 ans et Matho, 12 ans, qui auront cherché toute leur vie à ‘s’en sortir’, finissent par se croiser. Ce film poignant est une dénonciation sans appel du triste sort fait aux descendants des habitants d’avant la ‘découverte’ de Christophe Colomb.

Également très sombre, l’autre *ex-aequo* primé est allé à la réalisatrice Jamie Dack pour *Palm Trees and Power Lines*, l’histoire d’une relation toxique et le premier amour de Lea, lycéenne de 17 ans, livrée par son séducteur à la prostitution. L’analyse des sentiments de la jeune fille est précise et la cinéaste fait bien monter la tension et le suspense.

Enfin John Patton Ford a obtenu le prix

de Deauville pour son excellent thriller, *Emily The Criminal*.

Mais pour notre part nous aurions aussi récompensé un film loufoque et plein d’humour, *Dual*, de Riley Stearns avec son ouverture magistrale : un duel à mort entre un être ‘premier’ et son ‘double’, une scène énigmatique que la suite va expliquer. Face à un mal incurable, Sarah se voit proposer un moyen révolutionnaire, le clonage, susceptible d’apaiser le deuil de ses proches, à sa mort. Bien sûr, rien ne se passe comme prévu et l’intrigue se complexifie à plaisir.

Humour

Parmi les Premières, les excellents *Call Jane* de Phyllis Nagy (cf. encadré) et *June Zero* de Jack Paltrow ont confirmé ce génie particulier grâce auquel les meilleurs, depuis Charlie Chaplin, savent traiter des sujets les plus graves avec humour. *June Zero* se situe en 1962 en Israël, aux derniers jours du procès Eichmann qui



Sigourney Weaver et Elizabeth Banks dans *Call Jane*

va être pendu puis incinéré. L’un des problèmes à régler est celui du four crématoire : on y met un mouton à titre d’essai... mais il est mi-cuit, etc. C’est un film très fort, qui revient sur la Shoah et l’importance du procès pour les Juifs et pour l’Etat d’Israël.

Enfin, digne héritier de Woody Allen, Jesse Eisenberg, invité d’honneur du festival,



Julianne Moore et Finn Wolfhard dans *When You Finish Saving the World*

a présenté sa comédie *When You Finish Saving the World* : les portraits d’une mère (Julianne Moore), caricaturalement absorbée par la direction d’un foyer pour femmes battues, et de son grand adolescent, brossé en collectionneur compulsif des milliers de *followers* fans de ses chansons sur Internet. Les deux ont du mal à se comprendre, mais les choses vont s’arranger. Sur une bande son très réussie.

Jean Wilkowski et
Françoise Wilkowski Dehove

Call Jane (Phyllis Nagy), USA 1968-73 : la lutte pour le droit à l’IVG

Sarah doit interrompre sa grossesse sauf à mettre sa vie en danger. Conseil de médecins qui refusent d’accorder leur autorisation, arguant que le bébé serait viable. Tant pis pour la mère ! Son mari avocat ne peut/veut rien faire. Sarah prend alors sa vie en main et téléphone au planning local, *Call Jane*, se fait avorter (belle scène entre le médecin avorteur, efficace mais glacial et sans empathie, et la femme terrorisée) puis s’engage auprès des féministes (dont la cheffe est jouée par Sigourney Weaver). A l’heure où le droit à l’IVG est remis en cause, ce récit affirme que l’intervention, si elle est faite dans de bonnes conditions, ne requiert pas forcément l’aide d’un médecin en titre.

44^{ème} CINEMED

Montpellier, 21-29 octobre 2022

La première bonne nouvelle de cette 44^{ème} édition, c'est le retour important des spectateurs après deux années de disette. La deuxième, c'est la qualité des films proposés tant dans la vingtaine d'avant-premières que dans les diverses compétitions, longs et court métrages, ainsi que

des documentaires. La troisième, c'est la présence des invités 'méditerranéens' :

- Abdelatif Kechiche : six films et une *Master Class* (mouvementée !).

- La comédienne et réalisatrice espagnole Iciar Bollain : onze films et une rencontre.

- La documentariste Simone Bitton : neuf films et une rencontre.

- Les jeunes cinéastes géorgiens : onze films et une rencontre.

- Enfin, après Luis Bunuel l'année dernière, la rétrospective Francesco Rosi avec la projection de la quasi totalité de son œuvre, soit 15 longs métrages.

C'est au jeune Tunisien Youssef Chebbi que le jury, présidé par le couple Rachida Brakni - Eric Cantona, a attribué l'Antigone d'or pour son premier long métrage de fiction, *Ashkal*, un polar réaliste et fantastique à la fois, qui se déroule dans un quartier fantomatique de Carthage ; film qui a également obtenu le Prix de la critique et celui de la meilleure musique. Bref, la totale ! Quant aux autres principales récompenses, le Prix du public est allé à *La nuit du verre d'eau* du Libanais Carlos Chahine, et le Prix du jeune public à *Pour la France*, deuxième long métrage de Rachid Hami (mon préféré !). En résumé, 2022 : une excellente cuvée.

Claude Bonnet



Shaïn Boumedine, Karim Leklou dans *Pour la France*

Entrevues

Festival de Belfort, 20-27 novembre 2022

Marquée cette année par la direction artistique d'un collectif de professionnels, la programmation de la 37^{ème} édition d'Entrevues a été d'une exceptionnelle richesse. Parmi les 12 longs métrages (premiers, deuxième et troisième films) de la compétition internationale, le grand prix Janine Bazin a été attribué à la réalisatrice brésilienne Ana Vaz pour *E noite na America*, un essai documentaire qui suit les trajectoires d'espèces menacées d'extinction qui fuient pour y échapper. C'est *Koban Louzou* du Français Brieuc Schieb qui a obtenu le grand prix André S. Labarthe, observant très finement l'arrivée d'une jeune femme sur un chantier participatif dans le Finistère. Parcourant du muet au parlant

le thème de la désobéissance au cinéma, la 'Transversale' a déployé, des soulèvements intimes aux élans de contestations collectifs, une brillante tapisserie d'une trentaine de films faisant belle place à Jean-Luc Godard, Alain Tanner, Med Hondo et bien d'autres.

Clou du festival, les deux invités de la 'Fabbrica' venus présenter leur filmographie intégrale et leur carte blanche - Emmanuelle Cuau et Rabah Ameur-Zaimèche - ont suscité un très grand enthousiasme. La première, marquée par Bresson et par Rivette, avec un cinéma discret fasciné par des personnages qui se laissent entraîner dans des engrenages qui les désocialisent; le second, un binational aux origines berbères, un splendide

anarchiste fraternel douloureusement imprégné du drame algérien, et dont chacun des sept films qu'il dirige et interprète est aussi l'oeuvre d'une équipe.

L'Amérique des années 80 - la décennie Reagan - a vu fleurir une contre-culture multiforme où culmine au cinéma la trilogie féministe de Lizzie Borden. Enfin, à côté des traditionnelles avant-premières et des 'petites entrevues' (festival pour les enfants), les lycéens qui présentent l'option cinéma et leurs enseignants auront vu les films illustrant la postérité des 'Vitelloni' de Fellini, inscrit cette année au programme du bac.

Jean-Michel Zucker

Autres prix

A la Mostra de Venise, le jury INTERFILM pour la promotion du dialogue interreligieux a décerné son prix à *The Whale* (La baleine*) de Darren Aronofsky (Etats-Unis d'Amérique, 2022),

Voir les pages des différents festivals sur notre site



« un portrait de la fragilité des relations humaines mais aussi des possibilités de pardon et de salut. »
Autres festivals à voir sur notre site : Miskolc, Chemnitz, Varsovie, Lübeck.

La femme de Tchaïkovski

(*Zhena Chaikovskogo*) de Kirill Serebrennikov (Russie, France, Suisse 2022, 2h23, sortie 13 février 2023, Cannes 2022 sélection officielle)

Russie, 19^{ème} siècle. Antonina Miliukova épouse le compositeur Piotr Tchaïkovski. Mais l'amour obsessionnel qu'elle lui porte est violemment rejeté.

CHAMP

Passion et rejet

Réalisé après *Leto* et *La fièvre de Petrov*, d'une facture plus originale et d'une plus grande invention cinématographique, *La femme de Tchaïkovski*, plus classique, plus narratif, n'est peut-être pas le film le plus original de Serebrennikov, mais ce tableau d'une folle passion, jusqu'au bout aveugle à l'indifférence, au cynisme et même à l'hostilité de l'être aimé, est une réussite. C'est un projet qui lui tenait à cœur depuis longtemps. En 2013 déjà, il avait écrit un script et voulu tourner un film intitulé *Tchaïkovski*, mais il avait dû y renoncer, faute de financement. Je ne sais pas s'il avait dès ce

moment là l'idée de centrer le film sur l'épouse de Tchaïkovski, mais c'est une entreprise intéressante de s'attaquer à un mythe en le revisitant de cette façon inattendue. Dévoiler la personnalité d'un personnage aussi connu, aussi révé, aussi intouchable, mettre en pleine lumière sa face sombre par la figure de sa femme, est une idée originale.

Il ne s'agit donc pas d'un biopic. Ce sont les sentiments de sa femme qui intéressent le réalisateur, et non le portrait du compositeur. Si la musique par exemple comprend des extraits de nombreux musiciens différents, il n'y a que peu de Tchaïkovski. Le réalisateur en profite pour dresser le tableau d'une société patriarcale, figée, où les femmes n'ont d'existence que par le mariage et où les hommes sont obligés de cacher leurs vrais désirs, en l'occurrence homosexuels, sous des conventions de respectabilité. Les premières séquences du film montrent cette hypocrisie sociale généralisée. Le film en acquiert une dimension contestataire. Il nous

raconte une histoire du XIX^e siècle qui a des échos contemporains, surtout en Russie, où l'homosexualité est violemment réprimée. La violence des sentiments et des passions est d'autant plus forte qu'elle est montrée dans une atmosphère froide, bien rendue par la photographie de Vladislav Opelyants, le même que pour les films précédents du réalisateur, avec des clairs-obscur de toute beauté. L'interprétation est excellente : la passion aveugle d'un côté, jouée par Alyona Mikhailova, s'oppose admirablement aux réticences, tournant vite à la répulsion, de l'autre, interprété par Odin Lund Biron. Les décors restituent soigneusement l'atmosphère de l'époque, des cercles bourgeois en tout cas, sans que le film ait l'aspect compassé de certains films historiques. Sous le récit d'une histoire apparemment très éloignée de nous, Serebrennikov réussit à nous émouvoir par la modernité de ses thèmes.

Philippe Raccach



Alyona Mikhailova,
Odin Lund Biron
dans *La Femme de
Tchaïkovski*

Je reste dehors CONTRE

Je ne vais pas dire que c'est un mauvais film - mais je n'ai pas réussi à 'entrer' dedans, contrairement au film précédent de Serebrennikov, *Leto*, avec sa poésie mélancolique et ses bouffées de couleurs appelant à la liberté. Dans *La femme de Tchaïkovski*, les images trop léchées évoquent le papier glacé des magazines de stars plus que des histoires en chair et en os. L'esthétisme ténébreux correspond bien à l'idée

romantique, très XIX^e siècle, du génie dans toute sa cruauté égocentrique, mais laisse le spectateur dehors - moi en tout cas : on observe ce monde comme un décor de Noël derrière une vitrine. Quant à la naïveté confondante de la femme, vouant un amour sans bornes à son idole de mari, également très romantique, elle n'arrive pas à m'émouvoir ou à susciter mon empathie. Les différents plans sont autant de scènes théâtrales qui

m'abandonnent dans mon fauteuil rouge. Remarquons que le réalisateur est surtout un homme de théâtre, en 2017 assigné à résidence, puis condamné à la prison avec sursis, accusé de détournement de fonds, mais c'est là probablement un scénario inventé pour le réduire au silence...

Watraud Verlaquet

CHAMP

Voici l'écho, en écrits, de notre séminaire national des 1 et 2 octobre 2022, à Sommières dans le Gard. 'Le secret au cinéma' est un vaste sujet que nous avons décliné à l'aide de titres choisis dans la multitude de films qui pouvaient s'y prêter.

Pour certains, le secret est au cœur du cinéma, l'essence même du désir de montrer quelque chose tout en le cachant assez longtemps au spectateur pour aiguïser sa curiosité.

Introduction

Le secret, du latin *secretus*, signifie isolé, placé à l'écart. Mais le terme a plusieurs définitions, selon le prisme à travers lequel on le regarde :

- qui n'est connu que d'un très petit nombre de personnes et ne doit pas être divulgué : un dossier secret
- qui est mené sans que personne d'autre ne le sache : un rendez-vous secret
- qui est soigneusement dissimulé : un passage secret
- qui demeure intime, qu'on ne découvre pas facilement : un secret espoir
- qui doit être tenu caché : on confie un secret
- une combinaison, un mécanisme pour faire fonctionner quelque chose : le tiroir du secrétaire.

Notre citation préférée est extraite de Marcel Pagnol : César dans *César* :

« Un secret ce n'est pas quelque chose qui ne se raconte pas. Mais c'est quelque chose qu'on se raconte à voix basse et séparément. »

Plutôt que d'aborder ce sujet par les thèmes classiques de genre, le groupe de préparation a préféré élaborer un module transversal, celui de la révélation du secret, en étudiant les réactions et impacts sur les autres, le moment où il est révélé, la manière dont il est montré. Le thème de la révélation a fait écho avec celui de la fabrication d'un secret. En contrepoint du moment où le secret finit, comment commence-t-il ? Les deux moments utilisent la mise en scène du scénario et les ressorts dramatiques de la prise de vue, pour nous faire vivre la situation décrite dans le film. C'est ce qui sera traité dans nos deux premiers modules.

La fabrication du secret

Dans La fabrication du secret, le groupe de Montpellier utilise deux longs métrages avec plusieurs extraits : *A l'Origine* (Xavier Giannoli, 2008) et *Un héros très discret* (Jacques Audiard, 1996).

La révélation du secret

Pour La révélation du secret, l'équipe de Nîmes propose des passages de trois films : *Je vais bien, ne t'en fais pas* (Philippe Lioret, 2006), *The Reader* (Stephen Daldry, 2008) et *Phantom Thread* (Paul Thomas Anderson, 2017).

Secret et religion

Le secret dans les religions est le troisième sujet retenu, pour son importance et sa richesse cinématographique. Il aborde la nécessité de cacher sa religion pour se protéger, ensuite le cas où l'Eglise cache un secret au nom de l'institution et enfin une réflexion théologique. L'équipe de Mulhouse a fait un montage simultané de la même situation dramatique à travers chaque film : *Amen* (Costa-Gavras, 2002), *El Club* (Pablo Larraín, 2015), *La Colline aux mille enfants*, (Jean-Louis Lorenzi, 1994) et *Philomena* (Stephen Frears, 2013).

Les intégrales

Deux films, très différents, sont projetés en intégralité : *Depuis qu'Otar est parti*, de Julie Bertuccelli, (2002) et *Volver* de Pablo Almodovar, (2006). Ils offrent aux spectateurs une expérience du temps du secret dans le déroulement de chaque histoire.

Arielle Domon

Volver



Esther Gorintin, Dinara Drukarova et Nino Khomasuridze dans *Depuis qu'Otar est parti*



La naissance du secret

A l'Origine de Xavier Giannoli, 2008

Parfois un secret naît dans l'impulsion d'un moment, à cause d'une situation exceptionnelle, sans qu'on en mesure les conséquences. Parfois le secret s'impose dans le fonctionnement d'une personne aguerrie qui en a fait sa profession. Ce serait le cas de cet homme, qui se fera appeler Philippe Miller (François Cluzet), à l'escroquerie bien rodée et qui revend le produit de ses vols à un truand. Il se fait passer pour un employé de travaux publics et utilise pour couverture une

camionnette maquillée et de faux bons de commande.

Mais une couverture ne suffira pas quand tout un village le voit arriver comme le Messie, parce qu'il rôdait sur un chantier abandonné. Les petits fournisseurs sont prêts à tout pour le convaincre de travailler avec eux. Au début, Philippe sent le danger lorsque deux hommes demandent à lui parler à son hôtel, mais quand il comprend ce qu'on attend de lui, il reprend son masque d'entourloupe. Il devra endosser le statut de décideur

et construire minutieusement son identité. Pourtant sur le long terme, le rôle n'est pas facile et il se sent dépassé. Peu à l'aise dans son rôle de chef, bafouillant au

discours qu'on lui réclame, fuyant ses responsabilités sur le chantier qui a redémarré avec les anciens ouvriers, il tentera plusieurs fois de partir avec le butin déjà amassé. Mais chaque fois un élément humain le fera changer de route, car il est devenu celui qu'il a créé et maintenant il doit garder ce secret pour ne pas décevoir ces gens qui croient en lui.

Pris dans un engrenage qui n'a plus de rapport avec son but premier, il s'est construit le rêve d'une vie qu'il aurait pu avoir, d'un amour qu'il aurait pu vivre. Mais un secret finit toujours par être démasqué quand on devient sincère.

Par le procédé du montage parallèle, nous voyons les deux facettes de l'histoire, nous faisons face à la réalité tandis que la face cachée de cet homme nous est racontée. Un homme qui ne fait plus tout ça pour l'argent, mais pour les autres et l'estime de soi.

Arielle Domon



Emmanuelle Devos et François Cluzet dans *À l'origine*

La construction d'un secret

Un héros très discret, Jacques Audiard, 1996

Dans ce film adapté du roman éponyme de Jean-François Deniau, le titre en forme d'oxymore et le nom bizarre du 'héros' Albert De(ux)housse, intriguent.

Le jeune Albert, pré-adolescent solitaire et curieux, couvé par sa mère, élevé dans le culte de son père, héros de la guerre de 14-18, apprend par un copain d'école que son géniteur n'était en réalité qu'un alcoolique invétéré. Ce sera le facteur déclenchant : lui sera un vrai héros ! Parvenu à l'âge adulte, Albert (Mathieu Kassovitz) va progressivement construire son secret. Grâce à ses qualités propres, à son opportunisme et à son culot, ses rencontres, souvent fruit du hasard, vont lui permettre de faire la connaissance de M. Jo, de

s'introduire chez les 'vrais résistants', puis dans l'armée française.

La construction du film est complexe, surprenante, à l'image du personnage. Chronologie du récit entrecoupée, témoignages, interviews, images d'archives font par moment penser à un documentaire, d'autant que certains intervenants interprètent leur propre rôle. Tout cela donne de la crédibilité à cette histoire inventée de toutes pièces. Les commentaires en voix off, ainsi que l'ouverture et la clôture du film où l'on voit Albert âgé (J.L. Trintignant), paraissent surréalistes. La phrase qui clôture le pré-générique :

« Les vies les plus belles sont celles qu'on s'invente »,

et le titre du livre du capitaine Dionnet



(Albert Dupontel) : *La mauvaise mémoire*, surlignent l'ambiguïté de cette histoire captivante.

Claude Bonnet

La révélation du secret

Ressort dramaturgique universel des créations littéraires et cinématographiques, le secret trouve son apogée à l'instant de sa révélation, préparée plus ou moins habilement tout au long de l'œuvre.

Révélation distillée subtilement ou apparition inattendue, c'est le mode de traitement déployé par l'artiste qui fera la différence. Voici trois films remarquables sur ce plan.

Un secret de famille

Dans *Je vais bien, ne t'en fais pas* de Philippe Lioret (2006), inspiré par un roman d'Olivier Adam, une jeune fille, Lily, apprend que son très aimé jumeau est parti sans donner de nouvelles. Elle le recherche lors d'une enquête désespérée se révélant être une quête de la vérité que ses parents lui cachent pour la protéger et, par une forme de déni de la réalité, se protéger l'un l'autre. Le mystère sera dévoilé dans des scènes où les regards ne se croisent pas ou s'interrogent sans succès, où les paroles sont anodines et les silences éloquentes (en particulier dans une scène d'aveu où le père et la fille sont à bicyclette, ce qui les autorise à ne pas se regarder). Enfermés dans la douleur d'une perte, entravés par une difficulté à exprimer leurs sentiments, ils ne sortiront de ce nœud gordien que par l'intervention de l'amoureux de Lily qui découvre le fin mot de l'affaire. Les nombreux surcadres (pavillons serrés cernés par de hautes tours d'immeubles par exemple) concourent à créer une ambiance étouffante dépassée par un dénouement ouvert qui nous les montre sortant de leur univers familial, attirés par une vie différente au bord de la mer (symbole d'une échappée sans limites) et surtout une déclaration mutuelle d'amour. Le film est merveilleusement interprété. Il recevra deux Césars.

Mélanie Laurent dans *Je vais bien, ne t'en fais pas*



Kate Winslet et David Kross dans *The Reader*

Le secret de toute une vie

Le film aux 5 oscars de Stefan Daldry adapté d'un roman de Bernard Schlink *The Reader* (2008) nous révèle habilement un secret qui en cache un autre. En 1958 dans une petite ville d'Allemagne, Michael, collégien de 15 ans, rencontre Hannah, contrôleur de tramway de 35 ans. Ils nouent une relation passionnelle dont le ressort essentiel sera les lectures que Michael fait à Hannah. Celle-ci disparaît. En 1966 Michael, étudiant en droit, assiste au procès de six gardiennes du camp d'Auschwitz. Alors qu'il chahute avec sa voisine, il entend le nom d'Hannah et reconnaît sa voix : elle fait partie des accusées. Le contraste est saisissant entre l'agitation de ses camarades et son immobilité terrifiée. Au cours du procès, Hannah refuse l'expertise en écriture, préférant se laisser accuser d'avoir écrit seule l'ordre de verrouiller l'église en flammes dans laquelle avaient été enfermées des prisonnières. Michael, qui se souvient par *flashback* de scènes de leur vie à deux, comprend la honte d'Hannah. Par respect pour elle et en souvenir de leur amour il ne dévoilera pas son secret et la laissera affronter une lourde condamnation. Lors de leur dernière rencontre en prison Michael lui reprochera « alors tu n'as rien appris ? » et fièrement elle répondra « j'ai appris à lire. ».

Complices dans le secret

Dans *Phantom Thread* de Paul Thomas Anderson (2018), le secret n'apparaît

qu'en deuxième partie du film. Le début nous baigne dans l'ambiance luxueuse mais austère de la célèbre maison de couture de Reynolds Woodcock dans le Londres des années 50. Couturier prestigieux et séduisant, Reynolds, tout occupé à protéger sa sensibilité d'artiste pour ne se donner qu'à ses créations se montre rigide et égoïste. Les femmes, modèles et maîtresses, lui servent surtout de faire-valoir. Tout change avec la rencontre d'Alma, jeune et belle serveuse qu'il va séduire en tentant de la façonner à sa guise. C'est compter sans le tempérament combatif et passionné d'Alma qui veut sauver son amour. Par une compréhension intuitive et profonde de son amour, elle va être amenée à utiliser un moyen secret et peu orthodoxe pour l'aider à briser ses défenses, à accepter enfin de se montrer vulnérable et de partager ses émotions. La révélation du secret intervient dans une scène magistralement interprétée par Daniel Day-Lewis, l'acteur trois fois oscarisé, et par Vicky Krieps, jeune actrice luxembourgeoise. La gestuelle des protagonistes - la façon de servir le thé d'Alma, le geste de Reynolds pointant



Daniel Day-Lewis et Vicky Krieps dans *Phantom Thread*

sa fourchette vers elle, la manière dont ils se mesurent du regard en silence - fait de cette scène un cérémonial envoûtant où se jouent, comme dans un coup de poker, l'emprise amoureuse d'Alma sur son mari et la reddition complice de celui-ci.

Catherine Joseph
et Anne-Rose Florenchie

Quand la foi cache la vérité

Alors que les Églises devraient être des lieux de transparence et de vérité, il arrive aussi qu'elles dissimulent bien des secrets.

C'est le cas dans *Amen* de Costa-Gavras sorti en 2002 d'après la pièce *Le Vicaire* de Rolf Hochhuth inspirée du témoignage de Kurt Gerstein ; dans *El Club* de Pablo Larraín en 2015, d'après des faits réels ; et dans *Philomena* de Stephen Frears en 2015 également, d'après l'ouvrage *The Lost Child of Philomena Lee* de Martin Sixsmith, l'un des protagonistes du film. Dans chacun de ces films, des individus agissent au nom de leur foi, de leur conscience ou d'une certaine idée de la justice, quand d'autres veillent à préserver les secrets de l'institution.

Se taire à jamais et à tout prix

C'est particulièrement le cas pour le père Garcia, personnage central de *El Club*. Devant mener l'enquête pour déterminer les causes du suicide d'un prêtre le jour même de son arrivée dans la maison de réclusion où, sous la surveillance d'une sœur, il devait rester à la fois à l'écart de la société mais aussi à l'abri de la justice civile, le père Garcia découvre les turpitudes de cette petite communauté. Laquelle n'hésite pas, pour préserver sa



Roberto Fariás dans *El Club*

tranquillité, à organiser une chasse à l'homme envers l'innocent Sandokan, victime du prêtre pédophile. Lequel Sandokan n'a que le tort de réclamer un peu de considération. Sous couvert de pénitence, la petite communauté restera préservée de la justice des hommes, mais Pablo Larraín l'a soumise au jugement moral des spectateurs à

qui rien ne saurait être caché. C'est le propre du cinéma que d'être ainsi l'art du dévoilement ou de la préservation du mystère ou du secret.

Pas de pardon sans vérité

Nous sommes mis dans le secret dès les premières minutes de *Philomena*, adolescente dont l'enfant a été enlevé par les sœurs de l'abbaye de Roscrea pour être adopté par de riches Américains. Et le spectateur croit, comme Philomena et Martin, son acolyte journaliste, partir à la recherche de cet enfant devenu adulte aux États-Unis. C'est tout l'art du réalisateur, Stephen Frears, que de



Judi Dench et Steve Coogan dans *Philomena*

nous donner à voir en un plan unique de quelques minutes l'enchevêtrement des secrets bien gardés par les religieuses. Et Martin de hurler son indignation en apprenant que les sœurs n'ont même pas daigné dire la vérité à un mourant, tandis que Philomena, maintenant avertie de toute la vérité, et justement parce qu'elle connaît la vérité, devient capable de pardonner. Un pardon qui sonne comme une condamnation lorsqu'il s'adresse à celles qui ont pourtant fait vœu de service et d'amour et en ont été incapables.

Il y a toujours une bonne raison pour garder le secret

Quant à Kurt Gerstein, chimiste chargé bien malgré lui de la logistique de l'extermination des Juifs et à Riccardo, jeune prêtre alerté par Gerstein de la réalité du massacre, ils représentent



Mathieu Kassovitz dans *Amen*

la conscience désespérée. Celle qui se heurte sans cesse à la raison d'État, à l'aveuglement, à la mauvaise foi. Autrement dit, à toutes ces 'bonnes raisons' dont les puissants disposent pour laisser mourir les faibles, ceux dont on ne veut surtout pas chez soi. Dans *Amen*, le spectateur est mis par le réalisateur dans la parfaite connaissance de la situation. Nous suivons les tentatives de Gerstein ou de Riccardo d'alerter l'Église visible, la puissante Rome et ses ors, mais aussi l'Église invisible, la conscience des compagnons de jeunesse de Gerstein. Les uns préfèrent « oublier ce qui ne peut être changé » quand les autres prétendent que « le temps a toujours donné raison à l'Église ! Toujours ! »

Si les héros de Stephen Frears découvrent la vérité et la font éclater au grand jour, ceux de Pablo Larraín restent dans le secret des murs de leur petite maison isolée des hommes tandis que ceux de Costa-Gavras meurent dans l'indifférence, l'un en partageant le sort des victimes, l'autre en refusant d'être associé aux bourreaux. L'un et l'autre ont cependant exercé leur liberté au nom de la vérité en acceptant d'en payer le prix. Ne pouvant accepter l'indignité de vivre en ayant échoué à faire triompher la vérité, Gerstein et Riccardo choisissent de mourir au nom de leur propre dignité, laquelle, comme le pardon, est intrinsèquement liée à la vérité.

Ruth Bald-Grudet
et Roland Kauffmann

Le courage de la vérité

Dans un séminaire consacré au secret, il aura été encourageant de voir comment le secret, lorsqu'il est associé au courage et à l'abnégation, peut aussi servir à sauver de nombreuses vies humaines. C'était le sujet de la méditation du dimanche matin autour de *La Colline aux mille enfants*.

Dans *La Colline aux mille enfants* de Jean-Louis Lorenzi (1994), trois scènes se déroulent lors d'un culte au temple du Chambon-sur-Lignon. Si la troisième est particulièrement poignante en ce qu'elle voit Maurice, l'ancien combattant, fidèle du Maréchal, déposer sur la table de communion le corps sans vie de Paul, le jeune juif abattu par sa faute, les deux premières exposent les deux inspirations de la prédication et, partant, de l'éthique protestante.

Au lutrin, lisant dans une Bible imposante, comme celles qui trônent encore aujourd'hui sur les tables de nos temples, le pasteur Fontaine fonde l'action héroïque qui sera le sujet du film. C'est le texte de Matthieu 25, 31-46,

« Ce que vous avez fait (ou pas) aux plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (ou pas) ».

Texte qui non seulement justifie pleinement, mais encore commande le sauvetage des enfants juifs qui vaudra au village le titre collectif de 'Juste parmi les Nations' au Mémorial de Yad Vashem.

Plus tard, alors que l'action est bien engagée mais que les Allemands sont désormais en zone jusque-là libre, soit après novembre 42 et cette fois en chaire, le même pasteur Fontaine encourage ses ouailles par l'exemple de Marie Durand et ses consœurs à qui

« il aurait suffi de dire un seul mot pour être libérées ; ce mot 'j'abjure', elles ne l'ont pas dit ».

Après l'inspiration par le texte biblique qui engage à l'altruisme, c'est l'histoire qui fonde la résistance à l'oppression, qu'elle soit de conscience ou politique mais une résistance non violente, car

« les armes de l'amour sont plus puissantes que les armes de la guerre »



Patrick Raynal dans *La colline aux mille enfants*

déclare le pasteur, suscitant d'ailleurs ainsi l'admiration de l'officier allemand ayant fait irruption au cours du culte. Altruisme au nom de l'impératif de fraternité, résistance au nom de la liberté, les deux versants de l'engagement protestant trouvent leur fondement soit dans la lecture biblique, soit dans la relecture historique. C'est-à-dire toujours dans un acte d'interprétation courageux qui accepte le risque que fait courir la recherche de la vérité. Car les habitants du village connaissent le danger et assument les conséquences de leur choix, tout simplement parce qu'il ne saurait en être autrement, reprenant ainsi à leur manière la crâne affirmation de Martin Luther devant la Diète de Worms et qui devrait être le slogan de tout protestant :

« Je ne peux faire autrement, que Dieu me soit en aide ».

Roland Kauffmann

Volver

de Pedro Almodovar, Prix du scénario à Cannes, 2006

Lola Duenas, Yohana Cobo et Penélope Cruz dans *Volver*



Le thème du secret se décline dans beaucoup de films d'Almodovar et *Volver* a été choisi pour clore ce séminaire. La superposition (un secret en cache un autre) des drames égrenés sur le ton de la comédie peut servir de jeu pour le spectateur. Nous en avons trouvé au moins six, en relevant les indices qui les annoncent. Meurtres, fausse mort, trahison, abus et paternité se mêlent pour donner

l'occasion aux merveilleuses actrices de faire briller la féminité dans toute sa puissance. La richesse des plans, la musique, la couleur, surtout le rouge, le mystère des paysages venteux de La Mancha, accompagnent ce monde irréel et profondément espagnol. 'Trois générations de femmes et la Mort', ce pourrait être le titre du jeu.

Arielle Domon

Le secret : mensonge ou non-dit

Depuis qu'Otar est parti de Julie Bertuccelli (France, 1h42, 2003)

Depuis qu'Otar est parti dépeint l'histoire vraie d'une amie géorgienne de la réalisatrice Julie Bertuccelli. Celle-ci, qui n'avait réalisé que des documentaires, a compris qu'il n'était pas question de faire de ce récit un film didactique sur la Géorgie marquée par l'époque soviétique. Son premier long métrage sera ce récit intime parsemé de petites touches sur la dureté de la vie quotidienne dans les années 2000 de ce pays. Les années de dictature, de vérité officielle, de mensonge

caché, rendent la condition économique difficilement acceptable par ses habitants qui vivent, espérant trouver dans l'exil une meilleure situation. Le mensonge et les accommodements avec la vérité se révèlent souvent nécessaires lorsqu'il s'agit de survivre.

Trois femmes

Dès l'ouverture du film, nous cernons le lien entre les trois personnages principaux. Eka, la grand-mère, passe son temps à attendre des nouvelles de son fils, entre l'appartement, le jardinier de l'immeuble et son ancienne datcha. Elle parle russe, géorgien, français, vit dans le passé et reste attachée à la Russie. Marina, la mère, ingénieur, a perdu son mari en Afghanistan. Elle parle géorgien, refuse le passé soviétique et n'arrive pas non plus à goûter le présent. Elle vient d'une génération qui a vécu dans le mensonge et les combines. Elle revend des objets volés. Ada, fille de Marina, fait des études à l'université. Elle parle les trois langues et rêve, à travers sa grand-mère, son oncle, les livres en français de son grand-père qui recouvrent les murs de l'appartement, de partir vers une vie meilleure, la France. Celui dont on parlera et dont on ne verra que des photos est Otar, fils d'Eka, parti en France travailler.



Esther Gorintin, Dinara Drukarova et Nino Khomasuridze dans *Depuis qu'Otar est parti*

Il téléphone et envoie des lettres à sa mère. Un secret va jalonner le film, la mort accidentelle d'Otar qui sera apprise à Marina et Ada en l'absence d'Eka. Celles-là vont conserver ce secret tout au long du film par protection, par amour. Otar demeurera en vie par le mensonge.

Subtilement, Julie Bertuccelli mêle à ce premier secret d'autres secrets, d'autres petits mensonges, d'autres non-dits. Au début, Otar s'invente une vie pour rassurer sa mère. Il est ouvrier, mais va être embauché pour un meilleur travail. Des regards et des gestes lourds de sens vont révéler des secrets.

Dans l'appartement où elles vivent, des couloirs, murs, fenêtres forment plusieurs cadres. Lorsque Eka rentre de la campagne et demande des nouvelles d'Otar, Marina et Ada, à travers une vitre se regardent. Doivent-elles dire la vérité ?

Un absent

Ce secret va rester au fond de leurs cœurs et finit par provoquer une scène où Ada reproche à Marina de cacher la réalité. L'absence du corps d'Otar, réduit à une voix inaudible au téléphone, à un photomontage, accentue le secret tenu par Marina et Ada. Les lettres écrites par Ada vont permettre de taire ce secret

et en même temps, donner l'occasion à Ada de vivre son rêve. Les postures et les regards incarnent le travail du mensonge. La caméra de la réalisatrice s'attarde souvent sur les visages, cherchant à capter les expressions, les états intérieurs. Eka organise son propre secret en l'absence de sa fille et de sa petite-fille. Des gros plans la montrent détendue sur un

manège, fumant et réfléchissant, tout en mûrissant son initiative.

Mais la caméra s'éloigne aussi lorsqu'Eka cherche son fils dans l'immeuble parisien. Ne le trouvant pas et sachant inconsciemment qu'elle ne le trouvera pas, Eka rapetisse à mesure qu'avance sa quête impossible : dans la cour intérieure, filmée en plongée, elle n'est plus qu'un point, dévorée par l'espace qui lui résiste. Dans la dernière scène du film, c'est à travers une vitre de l'aéroport que Marina parle à sa fille et que l'on devine ce que dit Ada. Le silence de la grand-mère vient appuyer le secret d'Ada. Pour ne pas rentrer en Géorgie, Ada utilise le mensonge. Eka n'est pas en reste. Lorsqu'elle découvre la mort de son fils, elle invente son départ en Amérique, elle ment à Marina et Ada pour sauver Otar de la mort. Le secret est là si proche.

Garder un secret, est-ce toujours nécessaire ? Le taire n'entraîne-t-il par un sentiment de culpabilité, un malaise, voire une trahison ? Ou au contraire, comme dans ce film, ne finit-il pas par rassembler une famille comme l'arbre à vœux du film, une métaphore de la famille ?

Marie-Christine Griffon

COIN Le secret du salut

Du secret messianique au complotisme

Dans l'évangile de Marc, Jésus intime plusieurs fois l'ordre de taire sa messianité. Ainsi il dit au démon, qui reconnaît en lui le 'Saint de Dieu', de se taire et de sortir de sa victime (Mc.1,24-25). La même chose se passe pour les 'esprits impurs' un peu plus loin (Mc.3,11-12). Cet ordre ne vaut pas que pour les démons, mais aussi souvent pour ceux qu'il guérit. Au lépreux guéri, il interdit d'en parler à qui que ce soit, même si en même temps il veut que ça « leur serve de témoignage » (Mc.1,44). Il interdit toute publicité à la résurrection de la fille de Jaïre (Mc.5, 43), à la guérison du sourd-muet (Mc.7, 36) et à celle de l'aveugle de Bethsaïda (Mc.8,26). Juste après, il interroge ses disciples sur ce qu'on pense de lui et,

Fresque du mithréum de Marino (Italie), II^e siècle



après la confession de Pierre,

« Tu es le Christ », il « leur recommanda sévèrement de ne dire cela de lui à personne. » (Mc.8,27-30)

Il répète cette interdiction après la Transfiguration (Mc.9,9) avant d'annoncer sa mort et sa résurrection. Ce n'est que lors de son interrogatoire devant le sanhédrin qu'il confirme qu'il est bien le Christ.

Ainsi, le secret autour du Christ-messie traverse tout l'évangile de Marc qui, rappelons-le, est le plus ancien des quatre. Et cela jusqu'à sa révélation finale, qui signe l'arrêt de mort de celui qui, en se révélant ainsi, déclenche

la suite des événements dans lesquels les disciples reconnaîtront la rédemption du genre humain.

Les mystères

Pourquoi ce secret ? Révélé trop tôt, aurait-il pu compromettre le salut ? N'oublions pas qu'aux premiers siècles avaient cours plusieurs cultes à mystères. Il y était également question de mort et de résurrection, ainsi que de salut, obtenu par une initiation progressive. Sans prétendre que Marc lui-même aurait été un tel initié, on peut au moins penser qu'il connaissait ces pratiques et les notions sous-jacentes.

L'apôtre Paul parle souvent du mystère du Christ, mais ici (Eph.3,2-12) non comme quelque chose qu'il faudrait tenir secret, mais quelque chose qu'on n'a pas fini de chercher à comprendre. Le mystère, c'est en quelque sorte la révélation du secret. Puis, durant les premiers siècles, les chrétiens, même s'ils annonçaient la Bonne nouvelle à tous, tenaient secret le 'mystère' de l'Eucharistie. Les baptistères étaient devant l'entrée des églises, et ne pouvaient entrer à l'intérieur que les baptisés, comparables en cela aux initiés des anciens cultes.

Le secret d'initié

Aujourd'hui, quand nous parlons d'initiés, nous désignons des personnes qui ont une connaissance particulière, mais de nature profane. Un 'délit d'initié' correspond à l'utilisation d'informations confidentielles à des fins d'enrichissement personnel, comme dans le jubilatoire *Erreur de la banque*



Gérard Lanvin et Jean-Pierre Darroussin dans *Erreur de la banque en votre faveur*

en votre faveur de Michel Munz et Gérard Bitton (2009). L'avantage de l'initié sur les autres se mesure donc en pouvoir et en richesse, versions sécularisées du salut.

Pouvoir et richesse, version sécularisée du salut

Avec le développement des réseaux sociaux, la notion d'initié, après s'être sécularisée, se vulgarise et prend des formes étonnantes. Comme toutes les opinions se valent et que se référer à quelque vérité scientifique devient un crime de lèse-majesté, se prévaloir d'une 'connaissance' particulière, aussi farfelue soit-elle, procure une plus-value en estime de soi comparable à celle des initiés d'antan. Imaginer que les vaccins anti-Covid contiennent des puces permettant à Bill Gates de nous pister peut donner le sentiment que, en refusant de se faire vacciner, on fait partie de ceux qui seront 'sauvés' de ce pistage. Loin du mystère de Dieu de Paul qu'il s'agit d'intérioriser sans cesse en le méditant, nous sommes là devant ce que Trump appelle une 'vérité alternative' qui ne demande qu'à être affirmée avec aplomb sans se laisser impressionner par tout ce qui pourrait la contredire, et cet aplomb donne un sentiment de supériorité qui justement immunise contre toute mise en question. Comme si l'affirmation de soi envers et contre tout et tous constituait la forme ultime du salut.

Quel appauvrissement de la pensée et de l'âme !

Waltraud Verlauguet

Un panorama exceptionnel

Dictionnaire amoureux du Festival de Cannes de Gilles Jacob (Plon, 2018)

Comment faire une recension d'un dictionnaire même amoureux (donc subjectif) ? Le choix ici est d'en

Image supprimée à cause d'un problème de copyright

Gilles Jacob

paraître faute de financement, il ne manque à ce dictionnaire que l'entrée 'Jacob, Gilles'. Toutes ces années où l'auteur a fonctionné comme délégué général du Conseil d'Administration du festival de Cannes, avec un savant dosage d'enthousiasme et de méditation, nous ont fait découvrir nombre de films d'une qualité rare.

La Montée des marches est l'événement le plus festif et le plus médiatique du Festival.

« Où montent ces heureux d'un jour, ces nantis, ces smokings ambulants ? Comme les comices agricoles de Madame Bovary, elles arrivent enfin ces fameuses Marches !... Lars von Trier raconte que, ayant enfilé le smoking que lui légua Dreyer, il sentit le fantôme du vieux Carl s'emparer de sa personnalité...et d'un pas d'une douceur infinie...le jeune Lars tout intimidé se laissa guider et réussit son escalade. »¹

Les leçons de cinéma

La leçon de cinéma est spécialement utile aux artistes en herbe pour rêver d'un avenir glorieux malgré les galères, puisque les personnalités interviewées, après avoir rencontré de nombreuses et sévères embûches, ont toutes réussi. Gilles Jacob assure :

« A partir de 1991... la Leçon

de cinéma est devenue aussi traditionnelle que la baguette du boulanger. »

L'auteur écrit trois pages sur cette rencontre avec de grands créateurs réalisateurs ou compositeurs de musique de films, dans la confidentielle Salle Bunuel, et, en particulier, il y raconte combien est importante la présentation d'un

« pitch auprès d'un producteur : « ...On se met à raconter un film merveilleux qu'on ne saura pas tourner surtout parce qu'on ne se souvient plus de ce qu'on a dit » confesse Milos Forman... »

Les journalistes

Décrire l'ambiance du Festival c'est faire en particulier le portrait des journalistes :

« Le critique d'hebdo... a déjà rendu compte d'un tiers de la Sélection dans un « Spécial Cannes » à paraître la veille de l'ouverture, il... mène une vie mondaine... et rencontre sur la Croisette les gens qu'il voit à Paris en leur faisant « hou hou » de loin. »

Les acteurs et actrices

Le délégué général doit aussi consacrer son attention au bien-être des actrices, acteurs et réalisateurs présents, comme Isabelle Huppert qui

suite p. 18

rendre le ton au moyen de quelques entrées illustratives qui mettent l'eau à la bouche. Il n'en manque pas, chacun y trouvera son compte. Depuis *Accident* (Joseph Losey), en compétition en 1967 avec Harold Pinter comme scénariste, à *ZZZ* qui cite quelques-uns des regrets et des illusions de Gilles Jacob pour des films qui promettaient et n'ont pas pu

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- ☐ individuel : 35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple : 45€ ☐ soutien à partir de 55€

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- ☐ Individuel : 25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple : 35€ ☐ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € ☐ pasteur ☐ étudiant ☐ chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- ☐ individuel : 20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple : 30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



suite de la p. 17

« sur l'écran est éternelle... jouer suffit à son bonheur... elle décide... c'est agaçant ? non c'est divin, »
ou comme Clint Eastwood (Président du Jury 1994)
« aigle à deux têtes : Eastwood qui fait parler son pistolet et Clint le taiseux, ou encore Tavernier : il a fait de l'historique, du contemporain, de l'anticolonialisme, du militantisme, de l'humanitaire, du policier... Il y a de l'euphorie dans cet homme-là. »

Les découvertes

De plus, il est enchanté de faire de nouvelles découvertes avec les choix des films en compétition : après le film *Orphée* de Jean Cocteau, où Orphée suit la princesse (sa propre mort) à travers un miroir, Woody Allen va plus loin d'après Jacob :

« dans *La Rose pourpre [du Caire]* son personnage (Jeff Daniels) sort de l'écran pour faire la cour à une spectatrice et l'entraîner dans

d'extravagantes aventures. Du coup, Mia Farrow, la touchante héroïne, est du côté des vivants... Vertige de la mise en abyme...

« Où commence la vie, où finit le théâtre ? » méditait déjà Jean Cocteau dans *Le Carrosse d'or*. »

L'ouverture

Il restera alors à observer le parcours de ces films choisis et choyés, en particulier celui du film d'ouverture qui d'après Gilles Jacob

« ...se divise en trois catégories : celui qui convient et qui fait un triomphe, celui qui convient presque et qui est salué, enfin celui que « c'était pas la peine »... »

Cette dernière...

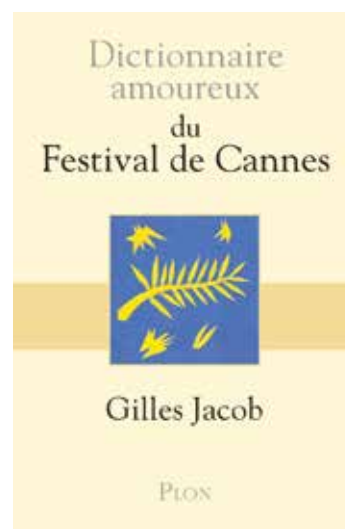
« reste une épine plantée dans le subconscient du délégué » [Gilles Jacob].

« Comment rendre par le style le récit d'un film aimé, comment déclencher une émotion comparable ? »

Gilles Jacob, dans ce Dictionnaire, à la fois avec humour et attendrissement et non sans quelques pointes, a su accompagner son lecteur dans un voyage extraordinaire au pays du Festival.

Nicole Vercueil

¹ Toutes les citations sont de Gilles Jacob.



La production ukrainienne à l'honneur



Vu la situation internationale actuelle, il est intéressant de souligner que, dans le cadre des Prix du Cinéma Européen, l'Académie du Cinéma Européen, présidée par Wim Wenders, et le Fonds Eurimages, le Fonds culturel du Conseil de l'Europe depuis 1989, se sont associés pour décerner le

Prix de la coproduction à l'ensemble des producteurs et productrices ukrainiens, désormais privés de toute forme de soutien national à la production. Le prix sera remis le 10 décembre 2022 à Reykjavik.

Waltraud Verlaquet

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

1622-2022 : Molière a 400 ans

Le 'Samedi de Pro-Fil' de Marseille

Pour célébrer le 400^e anniversaire de Molière, nous avons organisé un « Samedi de Pro-Fil » sur le thème de « Molière au cinéma ».

Dès les débuts du cinéma, les réalisateurs utilisent les pièces de théâtre : ils ont là une source inépuisable d'histoires, de personnages, de dialogues, qui ont fait leurs preuves. En 1908 déjà, Georges Méliès met en scène *L'avare*. Dans tout le monde occidental, on filme les pièces de Molière, et sa personne elle-même devient un personnage de cinéma.

Des questions se posent à nous : le cinéma trahit-il le théâtre en le filmant ? peut-il l'enrichir ? que peut-il lui apporter ?

Paulette Queyroy Pro-Fil Marseille



Voir sur notre site l'article complet sur cet événement

Une nouvelle page du site

Il nous a semblé important que vous puissiez voir 'la tête' des gens qui dirigent notre association. Aussi nous avons créé une nouvelle page : <https://www.pro-fil-online.fr/membres.php>, lien disponible à partir de l'onglet « Qui sommes-nous ? »

Le gâteau

A l'occasion de notre séminaire annuel, nous avons fêté les 30 ans de Pro-Fil avec ce magnifique gâteau préparé par le CART de Sommière.



Crédits photo

p.1 : © Pathé, Angelo Turetta
p.3 : © Jour2fête ; Gaumont Distribution
p.4 : © Pyramide ; © Le Pacte
p.5 : © ARP Sélection ; © Rezo films
p.6 : © Les Films d'Ici ; © Festival de La Rochelle
p.7 : © Courtesy of Sundance Institute ; © CAA

p.8 : © Memento Distribution
p.9 : © Bac Films
p.10 : © Pathé ; © Haut et court
p.11 : © EuropaCorp Distribution ; © AFMD
p.12 : © Mars Distribution ; © SND ; Universal Pictures International France
p.13 : © Fabula ; © Alex Bailey ; © Pathé Distribution

p.14 : © Bridgeman Images ; © Pathé
p.15 : © Haut et court
p.16 : Domaine public, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=557677> ; © Wild Bunch Distribution
p.17 : © Reuters
p.18 : © Plon ; © European Film Academy
p.19 : © Pro-Fil
p.20 : © Thierry Valletoux / UGC

Présence Protestante sur France 2

Dimanche 25 déc. 2022 à 10h

Culte de Noël en Eurovision depuis l'Église de Poschiavo, en Suisse.



Dimanche 8 janvier 2023 à 10h

Sur les traces de Jésus à Metz, magazine œcuménique préparée par Christelle Ploquin et réalisée par Jean-Rodolphe Petit-Grimmer

Les + sur le site

Version longue de l'article sur le festival de San Sebastian de Philippe Cabrol

L'article long sur le « Samedi de Pro-Fil » : Molière au cinéma, du groupe de Marseille

Les pages des festivals

Venise, Miskolc, Chemnitz, Leipzig (avec un article de Jacques Champeaux), Varsovie, Cinémed (avec les billets d'humeur de Claude Bonnet et Arielle Domon), Lübeck

Les émissions radio

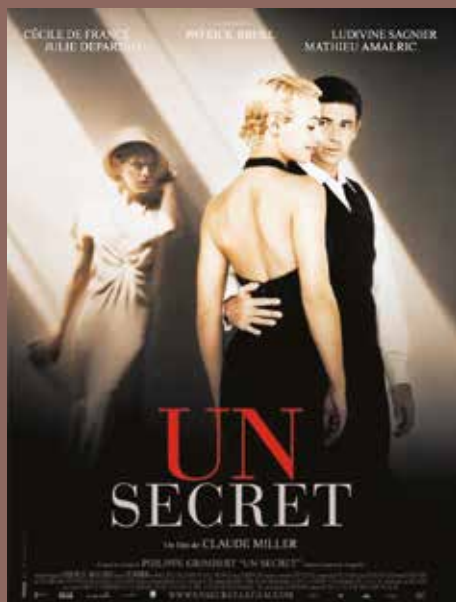
- Champ-contrechamp des 27 septembre, 25 octobre et 22 novembre 2022
- Ciné qua non des 20 septembre, 8 octobre et 15 novembre 2022



Les Lods chez les Domon

Vidéos :

- Message de Jean et Arlette Domon à l'occasion des 30 ans de Pro-Fil
- *Cannes, la parole est aux jurés*, documentaire sur le jury œcuménique de David Baud et Philippe Chazot (2001)
- *Jonas*, pièce de théâtre avec Jean Domon



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

RESUME :

L'histoire est une adaptation du roman autobiographique de Philippe Grimbert, publié en 2004. Enfant, François s'est inventé un frère et il imagine le passé de ses parents. À l'adolescence, une amie de la famille lui révèle une vérité bouleversante qui va changer sa vie, et lui permettre de se construire. Une histoire d'amour dévastatrice sur fond de Shoah.

ANALYSE :

Ce film est en résonance particulière avec *La question humaine* de Nicolas Klotz. De nouveau, il s'agit de la découverte de l'horreur de la Shoah, de l'indicible et pourtant incontournable tragédie des familles détruites, rayées des registres, 'disparues' dans les camps. Ici, la découverte de la vérité est contée dans le cadre d'une famille juive de la France de l'entre-deux-guerres, et de l'après-guerre, où règnent le déni du danger nazi (les parents, grands-parents), le refus de se reconnaître juif (Maxime), puis le silence de plomb sur l'existence d'un demi-frère et de la première femme du père... François, fils du deuxième mariage, va à l'âge de 15 ans découvrir pourquoi il avait la certitude cauchemardesque de l'existence d'un enfant avant lui qui lui était caché. Et nous voilà devant une histoire d'amour fou entre le père, Maxime (Bruel, excellent), et celle qui deviendra la mère de François (Tania incarnée par Cécile de France, son meilleur rôle), amour qui est la cause directe du désastre familial (la mort en camp de la première femme, Hannah, et de son jeune fils). Racontée avec brio et finesse

psychologique, un certain romantisme même.

Malgré le va-et-vient d'une période à l'autre (1936, 1942, 1955, 1985), le récit garde toute sa clarté et sa force. Réserve paradoxalement le noir et blanc pour le présent du récit (1985), où François a 37 ans, le film revient à la couleur pour exprimer, à la fin, l'apaisement et le recueillement. Les images défilent, celles des noms de juifs déportés et morts en camp, qui sont inscrits sur le Mémorial de la Shoah. Histoire d'amour dans la grande Histoire, c'est aussi l'histoire du pardon de François à son père, qui a gardé en lui le 'secret', trop lourd sans doute pour être avoué. Assurant une grande maîtrise dans la mise en scène, Miller nous livre des images, des musiques, des ambiances, un film d'émotions, de réflexion, et aussi de douceur.

Alain Le Goanvic



Patrick Bruel et Cécile de France dans *Un secret*

UN SECRET

France, 2007, 100min

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation : Claude Miller - Scénario et dialogues : Claude Miller et Nathalie Carter - Images : Gérard de Battista - Montage : Véronique Lange - Son : Pascal Amant, Frédéric Demolder - Montage : Véronique Lange - Musique : Zbigniew Preisner - Production : UGC YM, Integral Film, France 3 - Distribution France : UGC

Interprétation : Cécile de France (Tania), Patrick Bruel (Maxime), Ludvine Sagnier (Hannah), Julie Depardieu (Louise), Mathieu Amalric (François adulte), Nathalie Boutefeu (Esther)

AUTEUR :

Claude Miller a une place importante dans le cinéma français, même si une partie de la critique 'intellectuelle' fait la fine bouche à son sujet. Il a réalisé des films talentueux : *La meilleure façon de marcher* (1975), *Garde à vue* (1981), *Mortelle randonnée* (1983), *L'accompagnatrice* (1992), *La petite Lilli* (2003), et avec les meilleurs acteurs du moment.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP 53* :

Bullet Train (David Leitch) - *Revoir Paris* (Alice Winocour) - *Avec amour et acharnement* (Claire Denis) - *Leila et ses frères* (Saeed Roustaei) - *Rodéo* (Lola Quivoron) - *Chronique d'une liaison passagère* (Emmanuel Mouret) - *Babi Yar. Context* (Sergei Loznitsa) - *Les cahiers noirs* (Documentaire en deux parties) (Schlomi Elkabetz) - *Juste sous vos yeux* (Dangsin-eolgul-apeseo) (Hong Sang-Soo) - *L'ombre de Goya* (Documentaire) (José Luis Lopez-Linares) - *Un beau matin* (Mia Hansen-Love) - *L'Origine du mal* (Sébastien Marnier) - *Sans filtre* (*Triangle of Sadness*) (Ruben Ostlund) - *La combattante* (Documentaire) (Camille Ponsin) - *Eo* (*Hi-Han*) (Jerzy Skolimowski) - *Plan 75* (Chie Hayakawa) - *L'innocent* (Louis Garrel) - *Ninjababy* (Yngvild Flikke) - *R.M.N.* (Cristian Mungiu) - *Hallelujah, les mots de Leonard Cohen* (Documentaire) (Dayna Goidfine, Daniel Geller) - *La conspiration du Caire* (*Boy from Heaven*) (Tarik Saleh) - *Mon pays imaginaire* (*Mi pais imaginario*) (Patricio Guzman) - *Le serment de Pamfir* (Dmytro Sukholytkyy-Sobchuk) - *Close* (Lukas Dhont) - *Charlotte* (Eric Warin) - *Riposte féministe* (Documentaire) (Marie Perennès, Simon Depardon) - *Méduse* (Sophie Lévy) - *Armageddon Time* (James Gray) - *Les amandiers* (Valeria Bruni Tedeschi) - *Pacifiction* - *Tourment sur les îles* (Albert Serra) - *Aucun ours* (*Khers nist*) (Jafar Panahi) - *Harka* (Lotfy Nathan) - *Ariaferma* (Leonardo di Costanzo)